

*Bernard SELLIER*

*Sous les ailes  
de l'Ange*

*Roman*

.....

Ma vie officielle a débuté le jeudi 24 février 1977, à quatre heures du matin, jour de la Saint Modeste. C'est du moins ce qui est inscrit sur le registre d'état civil. Soleil en Poissons, Ascendant Sagittaire.

Je n'ai conservé que très peu de souvenirs de mes dix premières années, placées sous le signe d'une affection parentale sincère et d'une insignifiance notable de mon existence quotidienne. L'école ne me passionnait guère, et les vacances répétitives dans une vieille mesure familiale au bord du Cher n'avaient rien d'enthousiasmant à mes yeux.

Ma véritable vie s'est éveillée au milieu du mois de janvier 1987. Malheureusement, je ne me souviens pas de la date exacte. Ce fut, durant de longues années, un regret majeur.

J'étais en classe de sixième, et Monsieur Gontran Dorasso nous parlait de géographie. Il était vieux, du moins je le considérais comme tel, sentait le renfermé, et devait changer de pantalon trois fois par an au maximum.

Ce jour-là, comme à l'accoutumée, je n'étais pas intéressé le moins du monde par ce qu'il marmonnait dans sa barbe. Je regardais par la fenêtre les branches qui pliaient sous le poids de la neige. Elle tombait en abondance depuis deux jours. C'était paisible et magnifique. Pourtant je n'aimais pas beaucoup cette période de l'année. Décembre encore, à la rigueur, réussissait à m'exciter, parce que les voluptés de Noël illuminaient la fin de ce mois. Mais janvier et février, ça n'était pas la joie. Trop de froid, trop de blancheur monotone, aucune festivité notable en vue. C'était pour moi une période d'ennui, alors que les copains se régalaient dans les batailles de boules de neige.

Deux coups ont été frappés contre la porte de la classe. Le directeur est entré sans attendre d'invitation. J'ai cru que mon cœur allait se désintégrer. Il était accompagné de la plus resplendissante fillette que la terre ait jamais portée. Elle avait des

boucles blondes qui encadraient avec une grâce irréaliste un visage rose adorable. Ses grands yeux innocents ouvraient une porte magique et directe vers le Paradis.

Arborant une moue mielleuse à souhait, notre professeur s'est précipité vers son supérieur. J'aurais volontiers fait exactement la même chose en direction de la petite déesse, mais je n'ai pas osé. D'ailleurs, mes jambes se seraient certainement dérochées sous la charge de l'émotion. Les deux adultes ont échangé quelques mots, et le directeur est parti.

Monsieur Dorasso a pris la main de la nouvelle élève.

— Les enfants, je vous présente Juliette. Ses parents viennent d'emménager. J'espère que vous ferez tout ce qu'il faut pour qu'elle se sente à l'aise parmi nous.

Les garçons ont grogné de satisfaction, tandis que la majorité des filles refoulait une jalousie spontanée envers la nouvelle venue.

Juliette nous observait discrètement, et ne semblait pas troublée outre mesure.

Ce jour-là, le bonheur absolu me souriait. Il y avait une place libre à côté de moi. C'était la seule de la classe. Juliette s'y est installée.

Et nous ne nous sommes plus quittés.

\*\*\*\*\*

Ceci est une image, bien sûr. Durant quelques années, les vacances d'hiver, de printemps ou d'été apportèrent leur lot de souffrance en raison de la brisure séparationnelle qu'elles nous imposaient. Moi qui n'avais jamais été un affamé des études, j'aurais considéré désormais comme un bonheur absolu le fait que la classe occupe l'année entière. Mais, même si nos corps étaient séparés par mille kilomètres, nos deux cœurs vibraient en permanence à l'unisson.

Je ne surprendrai personne en affirmant que la Nièvre n'est pas le département le plus glamour qui soit. Pourtant, à la minute où Juliette ouvrit sa trousse, posa délicatement ses crayons à côté des miens, et se tourna vers moi en souriant, La Charité sur Loire m'apparut définitivement comme le nouveau Jardin d'Eden.

Sur un plan strictement objectif, cette petite ville,

tranquillement allongée au bord du fleuve, ne manque pas de caractère. Ses rues et avenues escaladent vaillamment la colline, et une petite demi-heure de marche offre au promeneur une vision panoramique somptueuse sur l'église Notre Dame, le faubourg qui se love entre les deux bras du fleuve, ainsi que sur le vieux pont de pierre, qui assista, jadis, à la blessure reçue par Jeanne d'Arc, alors qu'elle assiégeait la ville tenue par de méchants Anglais. C'était, à cette époque, la principale notion d'histoire que j'avais retenue.

La petite esplanade située au sommet du village, près de l'ancienne école des filles, devint notre Paradis. Assis côte à côte, nous admirions pendant des heures ce paysage paisible qui, nous n'en doutions pas une seconde, n'avait pas son équivalent au monde. Cette immobilité contemplative était compensée par d'harassantes courses poursuites dans les vieux remparts proches, dont les anfractuosités et les souterrains offraient un terrain de jeu de cache-cache profondément excitant. Ils étaient truffés de galeries qui, paraît-il, rejoignent le centre de la cité. Mais la plupart étaient obstrués au bout de quelques mètres, et nous n'avions jamais pu vérifier cette information.

Nous avons gravé, à maintes reprises, sur les murailles, les bancs, les arbres, l'empreinte indélébile de notre amour :

*« Juliette aime Mathieu. »*

Ou la réciproque, cela va de soi...

Est-il besoin de développer outre mesure le parcours de nos deux êtres ? Il est celui que tous les amoureux du monde parcourent depuis qu'Adam et Ève ont croqué le fruit de l'arbre défendu. Il est celui que fouleront nos descendants jusqu'à ce que l'homme ait réussi à saborder complètement sa planète.

C'est-à-dire un ruban multicolore de projets mirifiques, d'espoirs fous, de rêves éthérés, de serments improbables, de passion intemporelle, de voyages aventureux, d'harmonie indestructible... Toutes ces folles illusions qui tentent désespérément de bâtir un palais céleste inaltérable dans un monde menaçant en perpétuelle mutation. Un ruban éthéré dont les envieux, les jaloux, les fourbes, et les méchants seraient à jamais exclus.

Était-il concevable qu'un tel bonheur demeure à ce point

immaculé ? Dans la conception de l'univers qui s'ouvrait devant nous, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Qui plus est, notre environnement confortait nos croyances en ce sens. Autant que j'aie pu le percevoir, mes parents s'entendaient bien. Mon père semblait s'épanouir dans la pharmacie qu'il avait achetée lorsque j'avais trois ans, et ma mère le secondait fréquemment. Tous deux avaient accueilli Juliette avec joie. Il m'aurait paru impensable qu'il puisse en être autrement !

Juliette était fille unique. Ses parents travaillaient tous deux comme infirmiers à l'hôpital psychiatrique, qui représentait pour la ville une source d'emplois importante. J'étais reçu comme un fils dans la petite villa qu'ils avaient achetée dans le paisible quartier du Champ du Seigneur.

Que pouvons-nous souhaiter de plus ?

Sans que nous en ayons le moins du monde conscience, nous avons déjà consommé une grande partie de la quantité de bonheur que le ciel nous avait allouée...

\*\*\*\*\*

Le jour de mes dix-huit ans, j'ai demandé à Juliette si elle acceptait de m'épouser. Elle m'a regardé fixement pendant plusieurs secondes, comme si elle voulait s'assurer que j'étais sain d'esprit. Puis elle m'a asséné un :

*« Bien sûr ! J'espère que tu n'en as jamais douté » !*

C'était la vérité. Dans mon délire passionnel inconscient, je n'avais jamais éprouvé la plus infime hésitation sur la certitude que notre parcours terrestre se ferait côte à côte.

Même si Juliette et moi vivions sur un nuage éthéré de félicité constante, nous avions cependant nos quatre pieds profondément ancrés dans la terre. Même si nos deux familles ne connaissaient pas de difficultés financières, il n'était pas concevable que cet engagement prenne forme matérielle immédiatement. Nous étions tous deux en première année de lettres à la Faculté de Clermont-Ferrand.

Une négociation serrée avec nos parents respectifs se

révélaient indispensable. Au bout d'une demi-heure, le verdict était tombé. Juliette viendrait habiter dans ma chambre d'étudiant à la rentrée suivante, à condition que nos résultats aux examens soient jugés optimaux.

La précision n'était pas la qualité première de cette clause suspensive, mais nous n'étions pas inquiets, car nous avons trouvé un excellent équilibre entre l'étude de Stendhal ou de l'abbé Prevost et nos ébats nocturnes.

Juliette fut admise brillamment en seconde année et si mes résultats ne furent pas tout à fait à la hauteur des siens, ils n'avaient rien de déshonorant.

Le mois de septembre suivant nous vit donc emménager rue Blatin, dans la chambrette de dix-huit mètres carrés que mon père louait à un confrère auvergnat.

\*\*\*\*\*

Une semaine après cet événement, mon frère Claude nous présenta la femme de sa vie.

Si je n'ai pas encore mentionné ce personnage, c'est parce qu'il était presque totalement transparent. De trois ans mon aîné, il avait, à mes yeux, occupé le statut d'idole intimidante jusqu'à ma rencontre avec Juliette. Ensuite, il disparut de mon univers. C'est une façon de parler, bien sûr. Nous nous retrouvions à table, dans la salle de bains, et toute la journée dans le grand jardin du Loir-et-Cher, durant les vacances. C'est à peu près tout. Je connaissais mieux le tempérament de nombreux camarades de classe que le sien. Très secret, il ne cherchait aucunement à modifier cette situation. Il invitait parfois ses copains à la maison, et je profitais de cette incursion pour retrouver Juliette sur les remparts. La phobie malade des accidents ou des raptés pédophiles n'avait pas encore gangrené l'éducation libre dont nous jouissions, et nous profitions pleinement de cette indépendance ludique.

C'est donc avec stupéfaction que nos parents, tout comme moi, apprirent que Claude, l'individualiste mystérieux, avait une petite amie. Une fois la surprise digérée, chacun de nous reprit sa place et son mode de fonctionnement. La présentation de Valérie, une superbe jeune fille soit dit en passant, même si elle

n'arrivait pas à la cheville de ma Juliette, avait été favorablement accueillie. Mais cette visite n'eut pas de suites. Nous ne la revîmes en compagnie de Claude, que trois ans plus tard, lors de leur mariage.

Pour clore, très provisoirement, l'aparté concernant mon frère, précisons que ce tempérament plus que discret qu'il arbore depuis sa prime enfance persiste encore aujourd'hui. Après avoir passé une demi-douzaine d'années dans divers pays (Brésil, Pérou, Sénégal ou Congo, je ne sais pas très exactement), il était revenu depuis peu habiter à quelques kilomètres de chez nous, dans la banlieue de Grasse.

Même aujourd'hui, alors que les événements dramatiques nous ont quelque peu rapprochés, je suis incapable de préciser en quoi consiste exactement son activité professionnelle. Elle est en rapport avec la protection sanitaire, et il possède un bureau à la préfecture de Nice. Ce sont les deux seuls éléments dont je suis à peu près certain. L'aura de mystère dont il s'entourait était telle que j'avais envisagé parfois qu'il puisse travailler pour les Renseignements Généraux, et incarner, dans le plus grand secret, un James Bond tricolore.

Comme il n'y a que peu de matière à se mettre sous la dent, je clos ce paragraphe Claudien en précisant que, malgré nos différences, j'adore mon frère.

\*\*\*\*\*

Juliette et moi avons obtenu notre Capes la même année à la Faculté de Lyon. Deux années dans le triste décor clermontois nous avaient grandement suffi, et nous avons obtenu de nos parents, sans trop de difficulté, un transfert dans la merveilleuse capitale des Gaules.

Les résultats connus, nous avons réfléchi à la suite du programme. Ce n'était pas « être ou ne pas être », mais seulement « faire l'agrég ou pas ». La délibération fut brève. Dix minutes plus tard, le dilemme n'existait plus. Nous avons tous deux hâte de quitter le cocon universitaire, afin d'endosser le masque professoral de ceux que nous avons admirés ou détestés il n'y avait pas si longtemps.

Juliette trouva rapidement un premier poste au lycée Carnot de Cannes, et, six mois plus tard, un second, parfaitement adapté à mon goût, se libéra au lycée Audiberti d'Antibes.

Nous étions en l'an 2000. Jeunes mariés depuis un an. Et nous avons quitté le rude climat de la Nièvre ou du Puy-de-Dôme pour le soleil chaleureux de la Côte d'Azur.

Le ciel s'obstinait à nous sourire.

Je ne suis pas totalement aveugle, et, malgré la folie passionnelle qui m'habitait et m'habite toujours, je ne vis pas dans le monde des Bisounours. Certains moments furent difficiles. Lorsque les contraintes matérielles se substituent aux contemplations idylliques que nous dégustions jadis sur les remparts de La Charité, le mental s'agite et sa tumeur, l'ego souffrant, se réveille de sa torpeur. Mais je ne crois pas me leurrer en affirmant qu'il ne se passa jamais plus d'une nuit sans que nos lèvres se rencontrent et que nos cœurs rebondissent à l'unisson.

C'était un temps merveilleux. Un don précieux et rare du ciel. Un goût de paradis avant que ne se déchaîne la furie de l'enfer.

.....à suivre...